Sean GILSDORF, *The Favor of Friends: Intercession and Aristocratic Politics in Carolingian and Ottonian Europe*

Geoffrey G. Koziol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/6878>

DOI : 10.4000/ccm.6878

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 81-83

ISBN : 978-2-490783-08-3

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Geoffrey G. Koziol, « Sean GILSDORF, *The Favor of Friends: Intercession and Aristocratic Politics in Carolingian and Ottonian Europe* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 253 | 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 24 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/6878> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.6878>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Sean GILSDORF, *The Favor of Friends: Intercession and Aristocratic Politics in Carolingian and Ottonian Europe*, Leiden/Boston, Brill (Brill's Series on the Early Middle Ages, 23), 2014.

Dans ce livre relativement bref, Sean Gilsdorf accomplit pourtant beaucoup. Il concentre son attention sur l'intercession, révélée principalement dans des lettres et diplômes, essentiellement sur l'Empire carolingien au IX^e s. et sur l'Allemagne ottonienne au X^e et début du XI^e s. Mais, certaines des contributions les plus importantes de *The Favor of Friends* sont dues à la volonté de l'a. de sortir de ces limites. Ainsi, S. Gilsdorf introduit son analyse par une discussion sur la pétition telle qu'elle apparaît dans des sources de l'Empire romain tardif et des royaumes qui lui ont succédé. Il la conclut par un traitement du déclin de l'intercession sous les Saliens. Bien que les deux discussions soient instructives, leur plus grande valeur est de permettre à S. Gilsdorf d'identifier les caractéristiques particulières de l'intercession aux IX^e, X^e et XI^e s., les raisons pour lesquelles cette intercession s'est développée comme elle l'a fait au cours de cette période, et les raisons pour lesquelles elle décline par la suite. Ses arguments représentent une avancée importante par rapport aux précédentes études qui ont eu tendance à considérer l'intercession comme un acquis. Au contraire, S. Gilsdorf identifie des différences cruciales entre les pétitions diplomatiques mérovingiennes et carolingiennes, en démontrant que les premières sont restées liées aux cadrages de l'Empire romain tardif dans lesquels l'octroi de la *beneficia* a été représenté comme une faveur entièrement à la discrétion du dirigeant. Quel que soit le rôle que les autres intercesseurs ont pu avoir joué dans les faits, ils n'apparaissent pas dans les diplômes qui dépeignent les préceptes comme les actes de la volonté d'un dirigeant. Ainsi, ni les référendaires des chartes royales mérovingiennes ni les *ambasciators* des premiers préceptes carolingiens n'étaient des intercesseurs : ils étaient les facilitateurs d'une décision royale. Bien que S. Gilsdorf ne le fasse pas, on pourrait également expliquer la tendance des chartes royales mérovingiennes à se référer à des pétitions comme une *suggestio* plutôt que, comme plus tard, une supplication (*deprecatio*). La pétition présentée par un intercesseur différent est donc une création typiquement carolingienne. Quant au déclin de l'intercession dans les diplômes des Saliens, S. Gilsdorf soutient que ceux-ci cultivaient un style de domination plus autoritaire qui a fait de la cour une arène moins consensuelle dans la représentation et la pratique. Par conséquent, les diplômes d'Henri IV ne sont pas distribués comme des réponses aux supplications, mais comme des décisions prises devant témoins (*adstantes*). En d'autres

termes, dans l'analyse de S. Gilsdorf, l'intercession n'était au cœur du *narratio* des diplômes qu'au sein d'une conjoncture historique très spécifique. C'était le produit des conditions et des préoccupations de la société politique des IX^e et X^e s.

Les recherches menées précédemment sur l'intercession à cette époque ont eu tendance à la traiter de deux façons : soit les expressions de l'intercession dans les lettres et les diplômes sont interprétées comme des descriptions de la « réalité » et utilisées pour déterminer qui avait le pouvoir et l'influence dans un royaume, soit elles sont vues comme représentations d'un *imaginaire* qui dépeignait le pouvoir comme arbitre tant au ciel que sur terre et entre ciel et terre. En reconnaissant les avantages et les inconvénients de chaque tendance, S. Gilsdorf est capable de fournir une compréhension beaucoup plus complète de l'intercession. Ce qui ressort, au cœur de son analyse, c'est le fait que les intercesseurs n'étaient pas des tiers désintéressés. Au contraire, leur capacité à intercéder avec succès découlait des liens qu'ils entretenaient à la fois avec le pétitionnaire et le dirigeant. En agissant comme intercesseurs, ils faisaient souvent la promotion de leurs propres agendas autant que de leurs clients. Ce modèle permet à S. Gilsdorf de s'intégrer dans une analyse performative de l'intercession, c'est-à-dire que les représentations diplomatiques et épistolaires de l'intercession n'étaient pas les témoins passifs des relations existantes de clientélisme et de patronage. Elles les transforment. Comme l'écrit S. Gilsdorf, l'intercession a servi « *as a public manifestation of new or reinforced bonds – a way, that is, to perform [an] alliance* ».

Performative, proactive et historiquement contingente, l'intercession selon S. Gilsdorf est d'un dynamisme exceptionnel. Elle est aussi subtile. Ici, l'une de ses contributions les plus importantes reconnaît que la « *verticality* » inhérente au langage de l'intercession dans les diplômes est trompeuse. En d'autres termes, dans les diplômes, un bénéficiaire est dépeint comme un client de l'intercesseur qui est lui-même le *fidelis* ou le favori du souverain, tandis que le souverain est présenté comme un médiateur entre Dieu et l'homme. Aux preuves apportées par les diplômes, S. Gilsdorf ajoute celles des lettres qui offrent une compréhension des différentes facettes de cette pratique. Car si les intercesseurs étaient souvent les parrains des clients, ils étaient tout aussi souvent leurs pairs. Ainsi, l'intercession pourrait être l'expression de l'amitié et des obligations réciproques courantes

entre deux prélats, ou entre un prélat et un courtisan, ou entre les membres d'une même famille. De plus, S. Gilsdorf observe avec ingéniosité que l'intercession n'a pas du tout besoin d'être le résultat de liens existants de patronage et de clientélisme, mais qu'elle est plutôt un moyen de créer ou de renouveler des liens d'obligation et d'amitié mutuelle. Ces idées aboutissent à une explication très fine de la centralité du langage de l'intercession dans les diplômes carolingiens et ottoniens classiques. Le langage des diplômes a permis à la réalité d'une communauté politique unie par des réseaux de liens horizontaux d'être encadrée dans une idéologie de subordination à l'autorité royale, elle-même justifiée par la domination de Dieu.

L'un des arguments de S. Gilsdorf s'appuie sur son suivi méticuleux des intercesseurs dans les diplômes royaux au cours des ix^e, x^e et début du xi^e s. L'exhaustivité des données obtenues à partir d'un ensemble cohérent de sources souligne à la fois de grands changements et des continuités importantes au fil du temps. Par ex., au ix^e s., les fonctionnaires et les favoris de la cour agissaient souvent en tant qu'intercesseurs, tout comme les proches parents du souverain, et les évêques figuraient toujours en bonne place. Mais comme le souligne S. Gilsdorf, on ne peut pas utiliser ces modèles pour affirmer qu'un régime était plus «étatique», un autre plus «basé sur la famille», car les catégories se chevauchaient toujours : les favoris étaient souvent des fonctionnaires et des membres de la famille. Les mêmes tendances se sont poursuivies au x^e s., les différences étant souvent plus apparentes que réelles. Ainsi, sous Otto I et Otto II, les intercesseurs étaient très souvent de proches parents du souverain. C'était moins vrai sous Otto III et Henri II. Mais le changement n'est pas dû au fait que les deux derniers dirigeants se soient délibérément détournés de la parenté comme une règle de base. Au contraire, Otto III et Henri II avaient simplement moins de proches parents. Il n'y a pas eu non plus de changement radical en ce qui concerne les évêques qui agissaient en tant qu'intercesseurs ; reflet de la création par ces dirigeants d'un «système d'église impériale». Les évêques avaient toujours figuré en bonne place en tant qu'intercesseurs : c'est le reflet d'une ecclésiologie qui a fait des évêques les «artisans de la paix» de la société chrétienne, les médiateurs entre Dieu et l'humanité et entre leur communauté et leurs dirigeants. Ce rôle n'a changé que sous Henri IV, moins à cause du Concours d'Investiture que parce que la politisation croissante de l'épiscopat sous Henri IV a enfermé les évêques dans des antagonismes qui ont ébranlé

leur capacité d'actions en tant qu'intercesseurs. Quoi qu'il en soit, le changement le plus visible dans la représentation de l'intercession au cours de ces siècles a été la visibilité grandissante des reines. En expliquant cet essor, S. Gilsdorf ne se contente pas d'explications ne citant que la proximité d'une reine avec un dirigeant. À la place, il attire l'attention sur les rôles genrés contemporains en politique, associant les reines au pardon et à la réconciliation. Plus important encore, les diplômes étaient, dans une large mesure, des représentations de «l'honneur du palais», de sorte que le rôle d'une reine dans les actes d'intercession présentait une image d'un palais royal dûment ordonné.

Le livre a un défaut assez important. Pour la période commençant à la fin du ix^e s., S. Gilsdorf concentre son attention sur les sources ottoniennes et saliennes, et génère ses contextualisations, illustrations et explications en termes d'une historiographie largement allemande des politiques d'Otto et du début de Salien (en particulier Gerd Althoff, Hagen Keller et Stefan Weinfurter). Par conséquent, ses explications contextualisant les actes d'intercession en dehors de l'Allemagne peuvent ne pas être tout à fait exactes. Par ex., la fameuse culture d'intercesseurs de Lupus de Ferrières peut avoir été distinctive plutôt que représentative, car Lupus était dans une position beaucoup plus vulnérable que S. Gilsdorf ne le sous-entend (comme, d'ailleurs, était l'intercesseur qu'il a choisi pour la première fois pour représenter son cas, Adalard le Sénéchal). Étant donné que les objectifs des diplômes italiens de Berengar I étaient très différents de ceux des diplômes ottoniens, on se demande si les diplômes ottoniens pour les récipiendaires italiens n'imposaient pas un modèle ottonien à une communauté textuelle et politique tout à fait différente. S. Gilsdorf explique que l'intercession a développé sa forme classique sous Arnulf de Carinthie, en Francie occidentale. On trouve pourtant certains de ces mêmes modèles dans les diplômes presque contemporains des dirigeants de la Francie occidentale, Carloman et Louis II. Étant donné que la nature du pouvoir royal dans les deux royaumes était très différente, les raisons de l'importance croissante de l'intercession dans ceux-ci ne peuvent pas être les mêmes. On trouve un rôle tout aussi important attribué aux reines et aux reines mères dans les diplômes francs occidentaux et orientaux du x^e s. Mais ici aussi, la structure politique des deux royaumes et l'état de l'autorité royale étaient très différents, ce qui signifie que les raisons de l'importance équivalente des reines et des reines mères ne peuvent pas être les mêmes dans ces deux royaumes.

Au x^e s., les princes du royaume de Francie occidentale tels qu'Hugues le Grand, Hugues Capet, Arnulf des Flandres et Hugues le Noir de Bourgogne, figuraient en bonne place en tant qu'intercesseurs dans les diplômes royaux. Cependant, la puissance de ces figures n'a pas vraiment d'équivalent dans l'Empire ottonien. Ici aussi, les explications de S. Gilsdorf pour la proéminence de l'intercession dans les diplômes ottoniens ne peuvent pas être facilement appliquées aux diplômes de la Francie occidentale. Enfin, les actes du roi français Philippe I^{er} présentent beaucoup de caractéristiques identiques à celles de son contemporain allemand Henri IV, notamment une moindre emphase sur l'architecture de l'intercession et un accent croissant sur les témoins et les *adstantes*. Mais si le pouvoir des deux rois était très différent, il en est de même en ce qui concerne le pouvoir auquel ils pouvaient aspirer et la façon dont ils représentaient leur pouvoir. Les explications de S. Gilsdorf pour le déclin de l'intercession dans les diplômes d'Henri

ne peuvent être que partielles car elles ne peuvent expliquer la même tendance chez ceux de Philippe.

The Favor of Friends n'est donc pas le dernier mot sur la pratique de l'intercession à cette époque, mais il est de loin le meilleur rédigé jusqu'alors. Tout aussi important, la clarté des catégories analytiques de S. Gilsdorf permettra à d'autres d'examiner plus facilement l'intercession occidentale, capétienne, italienne et même anglo-saxonne avec un vocabulaire concordant et un ensemble cohérent de modèles d'interprétation. Cela devrait permettre aux futurs érudits non seulement d'écrire des rapports plus pertinents sur l'intercession dans ces royaumes, mais aussi d'isoler les éléments vraiment distinctifs de la politique et de sa représentation au sein des royaumes.

Geoffrey G. KOZIOL
Université de Californie